

Duvergier de Hauranne, Ernest, «Huit mois en Amérique. Lettres et notes de voyage (1864-1865)», dans *Revue des Deux Mondes*, 1865, vol. 58, p. 852-899; vol. 59, p. 87-141, p. 423-468, p. 881-924; vol. 60, p. 188-234, p. 627-670, p. 898-946. [TÉMOIGNAGE DE 1864]

Publiciste et député républicain, Duvergier de Hauranne (Paris 1843-1877) est venu en Amérique et s'est arrêté brièvement à Québec, à Montréal et à Ottawa.

C'est sous la forme d'un journal personnel très circonstancié que Duvergier de Hauranne nous livre le récit de son voyage en Amérique (2 juin 1864 au 8 février 1865). Les quatre premiers passages que nous vous présentons relatent quelques-uns des événements et des faits qu'il a vécus, au Bas-Canada, entre le 5 et le 11 août 1864. Cette première visite fut précipitée. Il ne fit que passer à Montréal et partit visiter Ottawa. Sa deuxième visite (14 au 28 octobre 1864) lui permit de séjourner assez longuement à Québec mais, encore une fois, il ne fit qu'un bref arrêt à Montréal. Les deux derniers passages relatent certains événements de cette deuxième visite. Malgré la brièveté de ses séjours, Duvergier de Hauranne se fit des amis dans la meilleure société canadienne.¹

En 1866, c'est sous la forme d'un livre² que seront publiés et complétés les articles d'abord parus dans la *Revue des Deux Mondes*.³

[5 août 1864] « A Montréal, je suis en pays français. Autant il est déplaisant de rencontrer des indigènes qui, par politesse ou ostentation de science, veulent me baragouiner ma langue, autant résonne harmonieusement à mon oreille ce jargon normand qui a gardé tout l'accent du terroir. [...] » (vol. 59, p. 106)⁴

[5 août 1864] « [...] Leur tribu est une des plus civilisées : elle habite à Caughnawaga⁵, près de Montréal, parle français et professe la religion catholique, car le français, langue des premiers conquérans, est devenu celle de tous les vaincus, comme en Angleterre la langue saxonne après la conquête normande. » (vol. 59, p. 107)⁶

¹ SIMARD, *Mythe et reflet de la France*, p. 130.

² *Huit mois en Amérique. Lettres et notes de voyage (1864-1865)*, Paris, A. Lacroix, Verboeckhoven & Cie éditeurs, 1866, 2 vol., xi-439 p. + 530 p.

³ BOUTHILLIER ET MEYNAUD, *Le choc des langues au Québec (1760-1970)*, p. 167; DUVERGIER DE HAURANNE, *Huit mois en Amérique...*, p. i-ix.

⁴ Édition de 1866, p. 149.

⁵ On lit *Caghnawaga* dans le texte. Il s'agit de la réserve amérindienne de Kahnawake qui porta le nom de *Caughnawaga* jusqu'en 1980. (COURNOYER, *Le petit Jean*, s. *Caughnawaga*)

⁶ Édition de 1866, p. 151.

« Ottawa, 6 août.

On arrive à Ottawa de Montréal en bateau à vapeur, de Prescott en chemin de fer. J'ai, comme toujours, choisi le bateau. Un petit chemin de fer me conduit d'abord à Lachine, à l'extrémité de l'île de Montréal, où le paquebot *Prince of Wales* nous attendait chargé de monde. C'est demain dimanche, et les hommes d'affaires de la ville passent volontiers ce jour de loisir à la campagne; mais au rebours des gens de New-York, qui trouvent la campagne dans la cohue de Saratoga ou de Newport, ils vont la chercher au désert, dans les forêts qui bordent la rivière Ottawa. J'entends parler ma langue : les matelots, les hommes de peine, bon nombre des passagers sont Français. [...] » (vol. 59, p. 108)⁷

[9 août 1864] « [...] *L'habitant* canadien est laborieux, sobre, bon ouvrier comme nos paysans, mais il n'a pas non plus grand esprit d'invention et d'initiative. Dans un pays où les charretiers deviennent législateurs ou ministres, il reste où le hasard l'a placé, et continue le métier que faisait son père. La mendicité, qui est inconnue aux États-Unis, sauf peut-être dans quelques grandes villes infestées par l'émigration européenne, n'est pas rare au Canada. Au moins y vois-je régner ces petits commerces si voisins de la mendicité, dont ils ont toutes les misères matérielles et tous les vices moraux. Les femmes vendent des gâteaux, des bonbons, des pommes, des cerises; elles attendent toute la journée l'occasion de gagner un ou deux sous. Souvent plus nombreuses que les chalands, elles n'en aiment pas moins ce petit négoce oisif qui leur permet de flâner et de babiller tout le jour. Je les trouve d'ailleurs d'une honnêteté scrupuleuse. L'autre jour, à Carillon, je pris à l'une d'elles un verre de bière (la bière est faite ici comme chez nous la *boisson*, avec toute sorte de fruits sauvages); elle me demanda *one copper*. Je lui en donnai deux, elle m'en rendit un. Je lui dis qu'elle se trompait; mais elle tint bon : « Non, monsieur, c'est un sou. »

Le Canadien est peut-être moins ingénieux et moins hardi que l'Américain; il lui est peut-être inférieur comme machine et comme instrument de production. Je ne sais pourquoi je le préfère comme homme. Il y a ici dans les figures une bonne humeur que vous chercheriez en vain sur la face osseuse et maussade des *Yankees*. Cela tient sans doute à une vie plus tranquille, moins aventureuse, moins calculatrice, plus volontiers passée au foyer de famille, puis à l'influence des lois et des mœurs anglaises. Le Canada n'est pas un pays de démocratie sans mélange. Si mouvantes qu'y soient les fortunes, on sent qu'on n'est pas ici dans ce grand pétrin

⁷ Édition de 1866, pp. 152-153.

industriel où tout le monde se blanchit de la même farine. Les mœurs semblent avoir emprunté à la société anglaise quelque chose de sa distinction de classes. Enfin les souvenirs de l'Europe y sont plus récents et plus respectés qu'aux États-Unis. L'Américain, qui ne sait rien de l'Europe, la juge pourtant et la dédaigne sans appel. Le Canadien au contraire est un Européen transplanté qui n'a cessé d'avoir les yeux tournés vers la métropole.

L'accord est grand aujourd'hui entre les deux races qui se partagent le pays. La sage politique du gouvernement anglais a triomphé de ces haines nationales, toujours si obstinées. Elle a mêlé les deux peuples en une même nation canadienne. En voyant ces petits Français noirâtres et ces grands Saxons blonds vivre de si bonne amitié, je me rappelle ces chats et ces chiens dont l'hostilité instinctive a été vaincue par la communauté de gîte et de nourriture, et qui sont devenus inséparables. Ils s'agacent encore quelquefois, montrent les dents ou la griffe, mais ce n'est plus qu'un combat amical et simulé; les traces de leur antipathie native subsistent dans leurs jeux sans troubler leur fraternité nouvelle.

Je ne me dissimule pas que les Anglais gagnent aujourd'hui en influence et que cet accord tourne à leur profit. Partout où les deux races seront en concurrence, excepté sur les champs de bataille, nous aurons difficilement l'avantage. Je vous ai dit que la population française encomrait les derniers rangs du peuple canadien. Presque tout le monde se sert également des deux langues, et vous ne pouvez pas toujours savoir à quelle race appartient l'homme à qui vous parlez; mais l'anglais décidément prédomine. Les familles françaises de la classe élevée commencent à copier les mœurs et le langage des conquérants. J'ai vu un M. B..., Français d'origine, que le gouvernement de Québec envoie dans les hautes régions de l'Ottawa juger arbitralement certains procès administratifs à propos des concessions de forêts. Son père, compromis autrefois dans l'insurrection française et proscrit pendant beaucoup d'années, appartient aujourd'hui au gouvernement. Lui-même a oublié la langue de ses pères, la comprend à peine, et ne parle plus que l'anglais. Ces signes de décadence m'affligent, car je vois venir le temps prochain où le français ne sera plus parlé que dans le bas peuple, où même il disparaîtra, comme nos patois de province, devant la langue officielle. La petite nationalité française du Canada sera bien près alors d'être absorbée par sa rivale. Elle est comme une barque échouée sur une plage lointaine, et qui résiste longtemps aux vagues; mais la marée monte, et tout à l'heure le nouveau peuple va l'engloutir. » (vol. 59, pp. 113-114)⁸

⁸ Édition 1866, pp. 159-162.

« Montréal, 14 octobre.

C'est toujours le même temps lamentable. Je renonce décidément aux lacs, aux montagnes, aux paysages, et je prends le chemin de fer de Montréal. J'émerveille la fille d'auberge en lui mettant dans la main une pièce blanche; je fais ouvrir de grands yeux au garçon qui porte ma malle à la station en lui donnant trente sous pour sa peine. ?C'est trop!? fait-il naïvement, et il s'en va répandre le bruit qu'un prince a passé par Sherbrooke.

Bonnes gens que les Canadiens! je m'extasiais sur leur honnêteté primitive et me sentais le cœur ouvert à une bienveillance générale pour les paysans abrités avec moi de la pluie battante sous l'auvent du chemin de fer. Ils n'étaient cependant pas jolis : la rudesse de leur climat sibérien semblait avoir passé dans leurs accoutremens et jusque dans leurs figures. Leurs gros habits de laine, leurs grandes bottes boueuses, leurs casquettes de fourrures qui, leur donnaient un air hérissé, faisaient songer à la Laponie ou à la Norvège⁹. Les Français s'agaçaient de plaisanteries et jouaient comme des enfans aux combats simulés. D'autres, plus graves, plus refrognés, se promenaient en silence. L'un d'eux, un Anglais pourtant, m'accoste et me demande... un *quarter dollar* pour s'acheter du tabac. Adieu alors l'honnêteté canadienne! C'est le premier mendiant que j'aie rencontré en Amérique. » (vol. 60, p. 197)¹⁰

[Québec, 17 octobre 1864] « Ce n'est pas d'ailleurs sans regret que les Français du Bas-Canada voient disparaître leur nationalité; aujourd'hui encore le Bas-Canada, tout anglicisé qu'il est par une longue habitude, demeure une province essentiellement française, parce que l'immigration n'en a que très peu modifié les premiers élémens. Il tient à ses vieilles mœurs, à ses vieilles institutions politiques et religieuses, à ses vestiges de féodalité, au catholicisme conservé comme religion d'état. Rien de tout cela ne sera ébranlé par la constitution fédérale; mais le mélange progressif de toutes les petites nationalités dont se composera l'*union* étouffera dans un temps plus ou moins long le noyau de la nationalité française. Enfin le Bas-Canada, en souscrivant à l'union nouvelle, renonce¹¹ à ses traditions, et quiconque a seulement traversé ce pays sait avec quel amour on les y conserve. Tandis que la France d'Europe faisait bon marché du passé et se lançait dans toutes les voies que lui ouvrait l'esprit révolutionnaire, ce rejeton planté au-delà des mers gardait l'ancien esprit monarchique de la métropole, et nourrissait, sous

⁹ On lit *Norvège* dans le texte.

¹⁰ Édition 1866, p. 371.

¹¹ On lit *rénonce* dans le texte.

une domination étrangère, toutes les vieilles coutumes qui disparaissaient chez nous; son isolement même le tenait à l'écart du mouvement révolutionnaire; il grandissait à sa façon, sans rien renier du passé, et tout ce que la domination anglaise a laissé subsister de français appartient plus à l'ancien régime qu'à la France moderne. On comprend que cette vieille société se plie mal au changement et se résigne avec peine à l'assimilation anglaise qui la menace.

Elle s'y résigne pourtant, et à l'exception d'une coterie qui veut la ruine de tout gouvernement protégé par l'Angleterre, fût-il composé de Français, la reine n'a pas de sujets plus fidèles que les Bas-Canadiens. Presque toutes les familles de l'aristocratie de Québec ont contracté des alliances avec les Anglais, et parlent plus souvent la langue officielle que la langue natale. Le gouvernement en est plein. Deux hommes qui m'ont accueilli avec une grande bonté, M. Duval, *chief-justice*, et M. Tessier, président de la chambre haute du parlement canadien, tout en gardant au fond du cœur un vif sentiment d'affection pour le nom français et pour la petite nationalité de leurs pères, m'ont paru les partisans dévoués de la couronne britannique. J'en dis autant de M. Taché, de M. Cartier, les deux ministres dirigeans du cabinet canadien, de M. Belleau, président de la chambre des représentans, et de bien d'autres. M. Taché, l'insurgé de 1837, le compagnon d'armes de Papineau, est aujourd'hui premier ministre et anobli par la reine sous le nom de sir Étienne Taché. Si j'en dois croire mes oreilles, M. Cartier, ministre de la justice, qui est, avec M. Mac-Donald, l'homme actif du cabinet, parle un anglais plus pur que son français bas-normand. Son *alter ego* politique est M. Brown, qui fut toujours le représentant des intérêts du Haut-Canada. En un mot, l'union est intime entre les hommes éclairés des deux provinces : ils comprennent qu'il faut faire disparaître les distinctions de peuples avec les hostilités de races; mais s'il y a une province que le système américain attire et menace d'absorber, ce n'est point l'est avec ses institutions locales, ses vestiges d'aristocratie et son nationalisme obstiné, – c'est l'ouest, province moderne, peuplée d'habitans nouveaux et formée sur le modèle de ses voisins des États-Unis. [...] » (vol. 60, pp. 200-201)¹²

¹² Édition 1866, pp. 377-379.